

ANDRÉ MALRAUX

LE MIROIR DES LIMBES

HÔTES
DE PASSAGE

nrf

GALLIMARD

Alors, l'Empereur Inflexible condamna le Grand Peintre à être pendu.

Il ne serait soutenu que par ses deux gros orteils. Lorsqu'il serait fatigué...

Il se soutint d'un seul. De l'autre, il dessina des souris sur le sable.

Les souris étaient si bien dessinées qu'elles montèrent le long de son corps, rongèrent la corde.

Et comme l'Empereur Inflexible avait dit qu'il viendrait quand le Grand Peintre fléchirait, celui-ci partit à petits pas.

Il emmena les souris.

I

Dakar
Mars 1966

Léopold Senghor, président de la République du Sénégal, fait présenter à Dakar le plus éclatant ensemble de sculptures africaines réuni en Afrique : six cents pièces. Il y a même le moulage du masque fameux qui révéla l'art nègre à Derain et à Vlaminck, puis à tant d'autres peintres...

L'exposition a lieu au nouveau musée de verre et d'acier, que le Président vient de faire construire. Sachant par expérience que l'on ne peut rien voir pendant les inaugurations, je m'y suis rendu hier. Même lorsque je travaillais au Musée Imaginaire de la sculpture mondiale, je ne crois pas avoir éprouvé

à ce degré la métamorphose des dieux. Notre Musée de l'Homme est un musée ethnographique; les dieux s'y racontent leurs histoires de dieux. A quelques kilomètres d'ici, les villages aux cases coniques sont nombreux, étrangers. Les dieux ne deviennent jamais statues, de façon plus saisissante que lorsqu'ils sont le plus démunis; ceux-ci, d'ailleurs, ne sont généralement que des ancêtres. L'Occident a ses saints, la Chine ses morts, l'Afrique ses fétiches...

Il y a quelques années, j'ai participé aux cérémonies pour l'indépendance du Sénégal. Plus tôt, au nom du général de Gaulle, j'ai proclamé l'indépendance des pays de l'ancienne Afrique-Équatoriale française : Tchad, République Centrafricaine, Congo, Gabon. L'Afrique-Équatoriale, c'était l'Afrique du *Cœur des ténèbres* de Joseph Conrad — la brousse à l'affût des capitales. Au Tchad... Fort-Lamy, six mille habitants lors du départ de Leclerc, deve-

nait un magma de cinquante mille. Lorsque nous voulûmes, le président Tombalbaye et moi, aller de son palais à sa Cadillac — vingt mètres — nous dûmes traverser une sarabande de danseurs nus peints en bleu. Sur la grand-place confuse, dix mille possédés de toutes les tribus secoués par la même transe, étaient longés lentement par les cavaliers médiévaux de la frontière du Cameroun, chaudrons de cuivre sur la tête, chevaux écrasés par des caparaçons cubistes. L'Assemblée nationale s'ouvrirait bientôt. Autour de nous, le Tchad préhistorique, l'Afrique sans fin sur laquelle, de l'avion, j'avais vu se lever le soleil. Guadeloupe avec sa foule sur la place, ses fleurs nocturnes, sa radio qui nous poursuivait, et la mer des Caraïbes frémissante de lune... Je ne retrouvais pas au Tchad le délire politique d'une foule qui parlait français, je découvrais l'exaltation d'une communauté que martelait son fantastique comme

ses pieds martelaient la terre. Danse des hommes-panthères, au centre d'un cercle d'amphores sur la tête des femmes... Hier, le mot Tchad signifiait quelques postes dans la solitude. De quelle savane surgissait cette foule qui désormais, en Afrique et en Asie, semblait surgir de partout? Avec ses danseurs bleus, ses porteurs de masques, ses cavaliers carolingiens, le président Tombalbaye aux joues scariées, devait faire un État.

Animisme, islam noir. Nouveaux bâtiments du nouveau Tchad : depuis Dakar jusqu'à Brazzaville, ces édifices, au-dessus de la danse immémoriale, promettaient l'État aux nations trépignantes...

Mes compagnons regardaient descendre les couleurs françaises, et monter celles du Tchad, avec une colère usée que je ne partageais pas. J'ai été amené à la Révolution, telle qu'on la concevait vers 1925, par le dégoût de la colonisation que j'ai connue en

Indochine. Au Tchad, l'un des derniers gouverneurs français avait été un libéral, Marcel de Coppet, qui invita Gide. Le journal de Gide me suffit : quelques hôpitaux compensaient mal " les grandes compagnies concessionnaires ".

Tous ces drapeaux nationaux montaient dans le ciel d'Afrique grâce à nous, gaullistes, qui faisons ce que nos adversaires avaient promis en vain depuis si longtemps. Si nos prédécesseurs avaient été exaltés par les empires, je l'étais, moi, par l'aventure qui nous menait sur les places africaines sans limites où vociféraient les danseurs peints, et dans les jardins présidentiels où les hommes-lions se défiaient devant des spectatrices fascinées en robe d'apparat — comme à Carthage...

Au Gabon, la mer, l'allée océanienne des cocotiers échevelés. La grande case avec son inscription de travers : *Club des métis* (je n'ai jamais vu le

mot mulâtre). Des officiers français encore vichyssois — au large, émergeait le bateau des F.F.L. coulé. Des histoires de coupeurs de bois, car il en existait encore, et de leurs compagnes, qu'ils appelaient leurs « ménagères ». La forêt jusque dans Libreville. Un pays vieux. L'église ressemblait à nos églises de province, et l'évêque attendait en vain la statue d'un saint, qu'on lui avait promise. Quelques missionnaires. A Lambaréné, le docteur Schweitzer.

J'ai connu les missionnaires depuis le Tchad jusqu'à l'Océan... Tous, arrivés au temps de la colonisation franco-maçonne. Tantôt de braves curés de village, tantôt des hommes de Dieu. Alsaciens ou Espagnols, on pouvait les classer selon les vertus théologiques : j'ai connu quelquefois les prêtres de la Foi, souvent ceux de l'Espérance, surtout ceux de la Charité. Leur œuvre survivait à la colonisa-

tion, car les chefs des nouveaux États francophones d'Afrique sont souvent chrétiens. Comme Tchang Kaï-chek est protestant. A Fort-Lamy, au-dessus de la danse frénétique, montaient les échafaudages de la cathédrale...

Les missionnaires m'ont enseigné peu de chose de leurs fidèles. Mais je me souviens de la façon dont Schweitzer — qui était aussi pasteur — me parlait de Lambaréné :

— Nous savons bien, monsieur Malraux, que les hommes ont tendance à croire que leurs voisins sont dominés par l'intérêt. C'est un sentiment qui nous paraît un peu... secondaire. Mais je crois, voyez-vous, qu'il s'agit d'un sentiment très profond, très opiniâtre, très ancien. Ça me paraît important, parce que nos fidèles n'échappent à la solitude que s'ils croient au désintéressement.

— Rien de plus désintéressé qu'un hôpital...

— Nos malades sont persuadés que

les médecins et les infirmières ont de bonnes places, persuadés aussi que la médecine est un métier...

— Sauf la vôtre?

— Écoutez-moi bien...

Il parlait lentement et avec une bizarre ironie, solidement chenu, son sourire de vieux musicien sous ses moustaches d'étoupe blanche :

— Sauf le petit groupe qui m'aide, ils pensent qu'il faut que je sois fichtrement malin, pour cacher si longtemps mon intérêt... Ils m'en croient un peu sorcier, me respectent pour cela. Et ce n'est pas particulier aux Noirs. Pensez à nos paysans. Ce sentiment-là est aussi profond que celui du surnaturel.

— Je l'ai rencontré à la chambrée.

— Quand je vois les masques danser autour des feux de brousse (et c'est impressionnant), je sais que, la folie terminée, ils retrouveront la méfiance. Comme ils retrouvent la faim, l'instinct sexuel. C'était peut-être ainsi au

temps des Védas. Il y a des traces de cela dans la Bible... J'y vois un très vieux démon. En tout cas, il est commun aux chrétiens, aux musulmans et aux animistes.

— Et aux libres penseurs?

— Ici, les francs-maçons sont chrétiens à leur manière. Ne vous y trompez pas, monsieur Malraux. Avec la libération de l'Afrique, le christianisme fait des progrès, c'est vrai; mais l'islam aussi, et j'assiste à une véritable résurrection de l'animisme — qui m'étonne davantage.

— Vous avez écrit jadis que tout homme est sa foi, et je vous écoute en pensant à une part de l'homme que sa foi ne fait que recouvrir...

— Ne vous y trompez pas, monsieur Malraux : toute pensée qui se pense jusqu'au bout s'achève dans la mystique. Souvent, pour s'y perdre. Pourquoi pas? La bonne conscience aussi est une invention du démon.

Dostoïevski eût accepté cette phrase

de staretz ironique, fin d'une méditation sans doute ancienne. Le docteur Schweitzer, sa tête blanche inclinée, regardait un insecte courir sur son soulier.

— Pendant toute mon enfance, j'aurais voulu savoir ce que sont devenus les Rois Mages. Ils sont rentrés chez eux, et rien n'a été changé?

Entre la visite protocolaire au président et l'inauguration du musée, je suis allé en Casamance. J'en rêvais depuis longtemps. A cause du mot romance et des chansons des Isles? Mais à l'arrière-plan de ces gravures, au lieu des minces goélettes, c'était l'énorme Afrique; le pittoresque des pavaues de Gorée, le marquis de Boufflers et ses *signares*, mulâtresses en voiles de tulle sur leurs robes à paniers, coiffées de bonnets de mages — et quelle lune sur le cap Vert! Je venais de les voir, grâce à un *Son et Lu-*

mière... La lune d'autrefois projetait les silhouettes des bonnets pointus sur les arabesques des balcons; un chien affolé au milieu des pavaues transforma le ballet nocturne des comédiennes en ballet de fantômes. Le vent de la nuit se levait sur Gorée...

J'avais attendu quelques passages lointains de mousselines et de madras mauves sous les bougainvillées, un Sénégal de jadis, endormi au bord de ses marigots. La Casamance est un fleuve-lac, un Niagara, tout bordé de courtes vagues marines. Dans la forêt, des bourgs sans âge, d'une propreté troublante, car la propreté nous semble moderne. Ils ont conservé leurs rois-prêtres, dont le pouvoir n'est plus que spirituel, mais dont le prestige demeure, en raison de leur mode d'élection. Le Roi mort, la tribu désigne son successeur : « Mais je ne suis pas digne... » On le bat à mort. S'il survit, il est roi — ce qui lui impose le devoir d'accomplir les sacrifices, et lui donne

ANDRÉ MALRAUX

Hôtes de passage

Ces « hôtes de passage » s'attardent un instant avec nous, et les clés que nous apercevons dans leurs mains sont les grands rêves de l'adolescence. Si l'Afrique émancipée semble à la fois écrasée et soulevée par ses aspirations et si les étudiants contestataires risquent d'être paralysés par les leurs, Alexandre du moins réussit jadis la vie fabuleuse qu'il imaginait. Est-ce que la jeunesse n'est pas faite de soifs agissantes? Est-ce que l'action n'a pas autant besoin de folie que de sérieux?

A la façon dont il s'interroge ici sur l'avenir humain et sur le sens du monde, André Malraux montre que l'âge n'a rien terni de ses nobles désirs premiers. Malgré sa longue et riche expérience, il reste en proie aux espoirs les moins sages. Mais il sait discerner leurs caricatures et s'en défendre. Qu'il écoute des chefs d'État noirs parler au futur, des médiums revivre un passé ou des professeurs réfléchir sur leurs élèves, sa connivence avec un enthousiasme aux antipodes de la sottise se montre ici plus à nu que jamais.

Sa voix seule a changé un peu. Elle a pris une curieuse transparence. On dirait qu'elle s'approche au point de nous devenir intérieure et comme vulnérable. Elle résonne en nous avec une pureté nouvelle et elle nous y révèle, divines et fragiles, les immensités de l'âme.

Jean GROSJEAN.

